4. N° 193
pas BNF
Case FRC 17880

RELATION

HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE

DU GRAND

PÉLÉRINAGE D'ÉRASTE,

AU TEMPLE DE THÉMIS.

Plaisir, joie et variété,
En tout tems furent mon adage.

Par le Cen. Louis-Joseph Dumarquez,
ci-devant Cultivateur à Gommecourt.

VENANT HURET

De l'Imprimerie du Citoyen Wagrez,
et se vend à Douai, chez Dubois, Libraire,
sur le Pont St.-Jacques.

THE NEWBERRY
LIBRARY

PRÉFACE.

Les hommes de Loi font des Mémoires, les Poëtes des Chansons; *Trahit sua quemque voluptas !*

EPITRE

AU CITOYEN D.....,

Homme de Loi au Tribunal du département du....

Toi, qui tant de fois à Thémis,
Offrant mes vœux et mon hommage,
De mes tortueux ennemis
Sus me préserver du pillage;
Reçois cet innocent ouvrage
Dicté par la seule gaité.
Quoiqu'un peu de malignité
Semble y regner en quelque page,
C'est la main de la vérité
Qui dessina ce persiflage.
Plaisir, joie et variété,
En tout tems furent mon adage.
Puisse ce simple badinage,
Pour l'ennui que je t'ai coûté,
Dérider un peu ton visage!

RELATION
HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE
DU GRAND PÉLÉRINAGE D'ÉRASTE,
AU TEMPLE DE THÉMIS.

CHAPITRE PREMIER.

Ma résolution.

JE fus dès ma plus tendre enfance, tellement pénétré de la morale de la fable de l'Huître et des deux Plaideurs, que je jurai presque de n'avoir jamais rien à démêler avec la Déesse de la Justice.

J'en formai dumoins la ferme résolution. Mon bisaïeul, témoin de cette résolution, qu'il qualifiait de téméraire, me disait : » Mais si l'on te prenait ta flûte? ta raquette?

» ta pelote ? je les laisserai prendre.....—Va, » mon enfant, tu ne penseras pas toujours » de même ; l'expérience t'apprendra à con- » naître les hommes et à t'opposer à leurs » injustices » ! Mon bisaïeul mourut dix ans après, et me laissa, pour premier effet de sa succession, l'idée qu'il n'était qu'un vieux radoteur ; je reconnus, trente ans après sa mort, qu'il était un prophète.

CHAPITRE II.

Je suis ma résolution.

Je fus constant dans cette résolution, jusqu'à l'âge de quarante-sept ans et plus. Ce n'est pas que je n'essuyasse de tems en tems des injustices très-révoltantes de la part de gens qui m'avaient beaucoup d'obligations, et d'autres qui ne m'en avaient pas. Sans compter les caprices du sort, qui me fit jouer tant de personnages, et dont voici un petit échantillon :

Lecteur, vous saurez qu'à vingt ans,
La liberté me fut ravie ;
Que sans être esclave en Turquie,
Je souffris tant d'affreux tourmens,
Que j'en faillis perdre la vie.
A vingt et un je me marie :

Mon épouse, vieille furie,
Riche, avare, sans agrémens,
Livrée à la coquetterie,
Me met chaque jour sur les dents !
A trente je la répudie,
J'en prends une autre ; en peu de tems
Elle m'assomme et m'estropie,
Meurt ensuite de maladie,
Sans avoir fait son testament,
Me laissant dans la pénurie,
Sans bien, sans meubles, sans argent.
Comme d'être gueux on s'ennuie,
Je me fais prêtre ; et lestement
Voilà que l'on me déprêtrise ;
Chanoine, on me décanonise ;
Curé, l'on me prend mon église !
Que faire en ces malheurs nouveaux ?
Je me fais marchand de chapeaux.
Le même jour, ô sort barbare !
Le chapeau se trouve proscrit ;
Et le peuple en bonnet de nuit,
Se met aussitôt dans l'esprit,
Que cette coëffure bizarre
Relève beaucoup sa fierté,
Et que, par ce bonnet dompté,
L'ennemi deviendra plus rare.
Ce n'est pas tout, en vérité,
Après ce commerce raté,

Je vends souliers, bas et culotte;
Mais le destin qui me balotte,
Sans rougir de montrer les cus,
Met aussitôt les français nus,
Des pieds jusques à la ceinture!
Que dis-je, en cette conjoncture?
Pas un seul mot, je vous l'assure!
Je ne fis que bénir mon sort,
Me sauver par l'agriculture,
De l'indigence et de la mort.

CHAPITRE III.

Je dis adieu à ma résolution.

Hé bien, lecteur, je souffris toutes ces pertes, toutes ces métamorphoses, sans me plaindre, sans me permettre le moindre petit murmure. Je crois, en vérité, que l'on m'aurait enlevé la peau, sans que j'eusse crié *au voleur!* Dans cette disposition d'esprit, toujours fidèle à ma résolution, je revins chez mon père, après trente années d'absence. Je trouvai ce bon vieillard, qui n'avait jamais rien connu aux affaires, se débattant contre une foule de traits, que lui lançait un riche et misérable chicaneur, aidé d'une foule de légistes avides, qui

s'acharnaient sur mon pauvre père, à peu près comme des corbeaux affamés, s'acharnent sur une charogne. La piété filiale, ne me permettant pas de délibérer sur le parti que j'avais à prendre, je dis adieu à ma résolution, et je descendis dans l'arêne, pour défendre l'auteur de mes jours.

CHAPITRE IV.

Mes Adversaires.

Le premier de mes adversaires,
Par le chicaneur soudoyés,
Ou si l'on veut, très-bien payés,
Pour le guider en ses affaires,
Etait comiquement Housé.
Son gros vilain nez mal troussé,
Coloré par du vieux bourgogne,
Rassemblant dans sa vaste ampleur,
Justement la triple couleur;
Il eût pu prouver par sa trogne
Qu'il était bon républicain;
Il l'eût voulu, peut-être en vain,
Prouver de toute autre manière.
Mais laissons-là cette matière,
Et poursuivons notre chemin.
A cet amateur du bon vin,
Sans doute, et de la bonne chere,

Le chicaneur joignit bientôt
Un borgne qui n'était pas sot,
Qu'il révoqua presqu'aussitôt,
Sous le prétexte visigoth,
Que n'ayant qu'un seul luminaire,
Il ne pouvait voir à la fois,
Selon ce chicaneur pantois,
Plus de la moitié d'une affaire.
Lorsqu'il eut reçu son congé,
A ce borgne fut subrogé
Un génie extraordinaire,
Voyant, lorgnant de tout côté;
Nature épuisée à le faire,
En avait, dit-on, avorté!

Quel politique que ce chicaneur! il se défait d'un borgne, parce que ses affaires sont louches, et il prend pour les conduire, un agent qui leur ressemble! c'est vraiment dommage que le succès ne réponde pas à son choix.

CHAPITRE V.

Je porte mes premiers vœux à Thémis.

Je portai mes premiers vœux à Thémis, par l'organe d'un homme qui avait le malheur d'avoir de très-bons yeux, et qui, par conséquent, ne pouvait voir en même-tems

les choses sur toutes leurs différentes faces. Il est vrai qu'il les voyait précisément dans leur vrai point de vue; malgré ce défaut, par trois fois Thémis, sourde aux prières de l'homme *multivoyant*, exauça mes vœux. Mais malheureusement, c'était la Thémis catuacième; pouvait-elle avoir le sens commun? le *multivoyant* intimement convaincu de la négative, me força de porter une seconde fois mes vœux à une autre Thémis qui avait un temple à soixante-quatre milles de celui où la Thémis catuacième, rendait ses oracles.

CHAPITRE VI.

Je commence mon pélérinage.

Persuadé que toutes les Thémis de l'univers, n'avaient qu'une seule et même balance, j'entrepris ce pelérinage, avec la confiance la plus entière. Je me mis en route un beau matin, plein de l'espérance d'un éclatant succès; je n'avais pas fait cent pas que je trouvai un papier plié en quatre; il renfermait une chanson intitulée: *la Delemorgade*, sur l'air des pendus; mon dieu, m'écriai-je, le sujet en est donc bien patibulaire! voyons.

CHAPITRE VII.

La Delemorgade.

Il est un être pointilleux,
Qui vient tout troubler en ces lieux ;
C'est ce faquin de Delemorgue,
Qui dans son cœur plus creux qu'un orgue,
Croit qu'à lui seul Dieu départit
Le bon sens, la raison, l'esprit.
Parce qu'il louche des deux yeux,
Il s'imagine d'y voir mieux ;
Mais c'est justement le contraire ;
Par lui, la cause la plus claire,
Toujours s'embrouille et s'obscurcit,
Et du jour il ferait la nuit.
Voulez-vous le contrarier ?
Vous l'entendez soudain crier ;
» Croyez-vous que mes longues veilles
» N'ont pas accourci les oreilles,
» Que jadis le sort me donna,
» Quand pour un âne il me tourna.
Ou, « croyez-vous en vérité,
» Que jamais l'on m'eut vu monté
» Dans une lourde diligence,
» Pour venir penser comme on pense,
» Et comme on pensera toujours
» Dans ce climat fait pour les ours ? »

Sans doute il eut fait beaucoup mieux
Si comme ses humbles aïeux,
Il eut crié par les villages :
» Eh, des bons tamis de ménages ! »
Que de courir dans un barreau,
Au bon droit servir de bourreau.

Il mit, par son crédit puissant,
Monsieur son père à Saint-Venant ;
Mais bientôt de monsieur son père
Il enfilera la carrière,
Selon l'adage de jadis,
Qui dit, *à tel père, tel fils.*

S'il fait mal, il le trouvera,
Un jour le ciel l'en punira,
En l'envoyant dans le noir gîte,
Bouillir dans la grande marmitte.
Malgré sa coriace peau,
Satan n'en fera qu'un morceau.

Par le Citoyen AINSI SOIT-IL !

CHAPITRE VIII.

L'acte de charité.

Quelque autre en ma place eut peut-être conservé cette chanson qui me parut assez drôle et assez bien rimée ; mais comme je

suis un très-bon enfant, et que je n'ai jamais voulu faire de la peine à qui que ce soit, pas même à un moucheron, je pris le parti de la déchirer et d'en jetter les fragmens au vent. Ainsi donc, voilà qui est fait, on n'en entendra jamais plus parler, non, jamais !

CHAPITRE IX.

La nouvelle apocalypse.

Comme je voyageais à pied, je ne marchais pas bien vîte, pour ne pas me fatiguer. J'entendis tout-à-coup derrière-moi un cheval qui faisait de grands efforts pour trotter. Je me rangeai vers l'un des côtés du chemin précisément où était assis un vieillard revêtu d'une longue simarre, qui semblait avoir appartenue à un juge du règne de Louis XIV. Je regardai avec le même étonnement le vieillard, le cheval et la cavalière qui le montait. Dans le même moment, j'apperçus encore une autre cavalière et dix-huit cavaliers qui se suivaient à la file, à une distance environ de cinquante pas les uns des autres; » place-toi auprès de moi, me dit le vieillard, je vais t'expliquer ce mistère, car, » c'en est un pour toi ».

» Cette cavalière étique, continua-t-il, » montée sur ce cheval blanc, maigre et » décharné, se nomme *l'Avidité*. C'est elle » qui donna le jour à ton adversaire et à son » épouse, qui étant enfans de la même mère, » ont fait, sans le savoir, un mariage incestueux. »

» Cette autre cavalière guindée à califourchon sur ce cheval noir, surchargé » de sacs de procédures, n'a ni ame, ni cœur, » ni entrailles; elle dévore tout ce qu'elle » peut atteindre, et son nom est *la chicane* ».

En passant devant moi, elle me jetta un regard oblique, me montra des dents d'une longueur démésurée, et me fit des grimaces, des *morgues*, capables d'effrayer le diable en propre personne; je poussai un cri, et tout disparut à l'exception du vieillard. Que sont-ils devenus, lui demandai-je ?....— ils te devancent...— Ne puis-je savoir, ô respectable vieillard, qui vous êtes et comme on vous nomme?..... — Tu ne reconnais pas le fameux *Perrin Dandin*? va, mon ami, tu n'es pas digne de ma protection! il disparut à son tour. Je me frottai les yeux et je me mis à rire de bon cœur de la plaisante vision qui venait de me frapper.

CHAPITRE X.

Les deux grenadiers.

» Des pleurs mouilleront la terre
» Qui renfermera vos os » !

C'était les dernières paroles d'une chanson qu'ils achevaient de chanter de toutes leurs forces en me joignant. Je doublais le pas pour marcher avec eux de compagnie; braves camarades, leur dis-je, vous chantiez, il n'y a qu'un moment, des couplets qui ne me sont pas inconnus; voudriez-vous avoir la complaisance de les répéter?.... oui-dà, frère, très-volontiers; si tu es républicain, ils te feront plaisir, si tu es chouan, ils te feront enrager; c'est égal.

AIR: *Aussitôt que la lumière.*

Bénissons ces tems prospères,
Ces tems de la liberté,
Où tous les français en frères,
Célèbrent l'égalité:
Grâce à six cent mille braves,
Un nouveau jour leur a lui;
Hier ils étaient esclaves,
Ils sont hommes aujourd'hui.

Naguères le despotisme
Nous enchaînait dans ses fers ;
Un absurde fanatisme
Servait ses projets pervers.
Comme on voit fuir des nuages
Poursuivis par l'aquilon,
Ainsi ces monstres sauvages
Ont fui devant la raison.

Nations trop inhumaines,
Dont les bras ensanglantés
Voudraient dévaster nos plaines
Et renverser nos cités ;
De vos impuissantes haines,
Nous bravons la cruauté ;
Vous combattez pour des chaînes,
Et nous, pour la liberté.

Rois, despotes sanguinaires,
Calmez votre vain courroux ;
De vos soldats mercénaires
Nous redoutons peu les coups.
L'esclave abject et timide
Sait moins combattre que fuir ;
Mais le français intrépide
Ne sait que vaincre ou mourir.

Frères, guerriers magnanimes,
Dispersez ces vils troupeaux ;
Livrez ces lâches victimes
Aux noirs ciseaux d'atropos :

Taignez nos champs et nos fleuves
Du sang qui coule en leurs seins,
Faites leurs épouses veuves,
Et leurs enfans orphelins.

Si par un destin sévère,
Vous tombez dans les combats;
Votre généreuse mère
Sur vous ne pleurera pas;
Dans son cœur qui ne peut feindre,
Elle dira de son fils:
» Ce héros n'est pas à plaindre,
» Il est mort pour son pays ».

Mais si l'heureuse victoire
Ceint vos fronts de ses lauriers;
Si couronnés par la gloire,
Vous revoyez vos foyers;
Remplis alors d'allégresse,
Nous irons, braves vainqueurs,
Dans la plus charmante ivresse
Vous presser contre nos cœurs.

Voyez vos fils et vos pères
Dans les transports les plus doux;
Voyez vos sœurs et vos mères
S'empresser autour de vous;
Voyez l'amante fidelle,
Objet de vos tendres vœux.....
Ah! votre gloire immortelle
Rejaillit sur chacun d'eux!

Lorsque les glaces de l'âge
Auront blanchi vos cheveux,
Vous aurez pour appanage
Le respect de nos neveux;
Pleurant de reconnaissance,
Ils diront à leurs enfans:
« Vous devez votre existence
» A ces vieillards défaillans ».

Et lorsque le tems rapide,
Qui détruit tout dans son cours,
Aura, d'une aîle homicide
Amené vos derniers jours,
Le regret le plus sincère
Vous suivra dans vos tombeaux;
Des pleurs mouilleront la terre
Qui renfermera vos os.

CHAPITRE XI.

Le plaisir des pères.

Hé bien, frère, qu'en penses-tu?..... Je pense, mes amis, que vous avez de très-belles voix, et qu'elles ajoutent beaucoup aux couplets que vous venez de chanter..... Cela peut être; mais la chanson n'en est pas moins bonne: nous l'avons chantée en plus d'une occasion en marchant à l'ennemi. Si

quelque être au monde jouit d'une volupté pure, c'est un père qui entend louer ses enfans, et un poëte, ses vers, par des bouches non suspectes. Je me trouvais dans le cas. J'avais fait ces couplets au commencement de la guerre; j'étais payé avec usure de la peine légère qu'ils m'avaient coûtée.

CHAPITRE XII.

Les jeunes orphelins.

» Faites-nous une petite charité, s'il vous » plaît, pour l'amour de Dieu! » Cette prière nous était adressée par cinq jeunes enfans de la figure la plus intéressante. L'aîné, qui était un garçon, avait à peine huit ans; des lambeaux couvraient le corps de ces innocentes créatures, et la maigreur minait leur enfance; une larme de pitié coula de mes yeux: pauvres petits, leur dis-je, vous êtes donc bien misérables?....—Oh! très-misérables, me répondit l'enfant de huit ans; mais il n'y a pas longtems que nous le sommes; tant que papa et maman ont vécu, nous avons été dans l'abondance; des beaux habits nous couvraient, (il jettait un coup d'œil sur ses haillons) hélas! ils sont morts, et la misère est notre partage!..—

Mais, vous devez avoir un tuteur, des parens ?....—Ah ! oui, nous avons un tuteur qui nous a tout pris, des parens qui partagent avec lui. Une bonne femme qui nous loge et nous chauffe quelquefois, nous dit souvent en pleurant, que si nous avions un bon ami, il pourrait nous faire rentrer dans les biens de papa et de maman ; mais que, pour cela, il faudrait être ami des juges. Ah ! si par hazard, Citoyens, vous étiez des juges !— nous n'avons pas ce malheur, mes enfans, leur dis-je, en leur donnant une pièce de monnaie et en m'essuyant les yeux. Les bons grenadiers en faisaient autant de leur côté, après avoir aussi donné quelques monnaies à ces infortunés.

CHAPITRE XIII.

Les clochers de.....

Cette scène attendrissante nous jetta tous trois dans une rêverie profonde et douloureuse. Il y avait un bon quart d'heure que nous gardions le silence, quand l'un des grenadiers s'écria : vive la République, camarades ! j'apperçois les clochers de. . . . ah ! quel plaisir ! quelle joie ! quelle volupté !

ma chère Angélique! comme je vais t'embrasser! te serrer contre mon cœur! après une si longue absence, après tant de dangers, quelle félicité de revoir ce qu'on aime, et de le retrouver fidèle! Citoyen, si vous n'avez pas d'amis, de connaissance à . . . venez dîner avec nous, à l'arbre de la liberté; Angélique est la fille de l'hôte de cette auberge; vous serez témoin de mon bonheur; votre sensibilité vous le fera partager avec moi.

Il avait déviné mon cœur; il lui communiquait son entousiasme, son impatience d'arriver. Malédiction sur celui qui ne jouit pas du bonheur des autres! Angélique fut le sujet de la conversation le reste de la route; elle était faite à peindre; belle comme un ange; sa vertu égalait sa beauté; il y avait cinq ans qu'il lui avait fait ses adieux, pour voler à la victoire, sous les drapeaux de la patrie. Elle n'en avait que seize dans ce tems-là, elle devait donc être toute formée; mais dût-il ne la posséder jamais, il ne l'épousera pas avant la fin de la guerre, parce que toute belle qu'est sa maîtresse, la patrie doit avoir la préférence.

Enfin nous arrivâmes, et la présence d'Angélique ne démentit pas les éloges.

CHAPITRE XIV.

L'entrevue des deux amans.

Lecteur, prenez le pinceau, lâchez la bride à votre imagination; rappelez-vous ce que dans les romans et dans les pièces de théâtre, vous avez lu de plus touchant en ce genre; vous ne ferez qu'une faible esquisse auprès du tableau original que j'ai sous les yeux; ne le détaillons point; les profanes n'en sont pas dignes, et les cœurs sensibles le devineront.

CHAPITRE XV.

Le dîner.

Passons rapidement du dîner au dessert; dire que la gaîté y regna; que l'amant était placé auprès de sa maîtresse; que pendant deux heures ils ne virent et n'entendirent qu'eux seuls; on le croit avant que je ne l'écrive; enfin Victor, (c'était le nom de l'amant), avisant que nous étions là; allons, Charles, (c'était le nom de son camarade) vive la joie! voilà du bon vin; chante nous ton couplet favori..... — Oui-dà; mais à condition que tu nous diras ton *Angélique*.... — Volontiers; après le caffé, quand nous en boirons; et Charles chante.

AIR : *Vive le vin, vive l'amour.*

Le plus grand ennemi du vin
Convient que ce nectar divin,
Est plus fort que l'eau la plus claire ;
Or, l'eau renverse en sa colère,
Chênes, rochers, tours et palais ;
Ne soyez donc plus surpris désormais
Si le vin me jette par terre.

On applaudit de bon cœur au couplet de Charles. Le caffé servi, Victor demanda de l'Angélique ; de toutes les pucelles de l'univers, je n'aime, dit-il, que mon Angélique, et de toutes les liqueurs des distillateurs, je n'aime que l'Angélique. C'est mon goût; ajouta-t-il, en tournant tendrement les yeux vers son amante; et je crois même que je n'aime la seconde qu'à cause de la première: et puis Victor se mit à chanter, moitié bachiquement et moitié amoureusement, ce que vous allez chanter vous même, si vous le jugez à propos, ou si toutefois vous n'êtes pas enrhumé.

CHAPITRE XVI.

Éloge de l'Angélique.

AIR : Pour la baronne.

De l'Angélique
Je vais vous chanter la vertu ;

De m'y connaître je me piqué,
Mais sur-tout c'est quand j'ai bien bu
De l'Angélique.

De l'Angélique,
On dit que l'usage flatteur,
Nous guérit de la sciatique :
Peut-on n'être pas amateur
De l'Angélique ?

De l'Angélique,
Amis, qué j'aime la liqueur !
Il n'est rien de plus balsamique,
Il n'est rien plus doux que l'odeur
De l'Angélique.

De l'Angélique,
Si Mahomet avait tâté,
Loin d'admettre un dogme hérétique,
Il eut fait sa félicité
De l'Angélique.

A l'Angélique,
Si je n'avais souvent recours,
Dans peu je deviendrai étique :
Mes bons amis, je dois mes jours
A l'Angélique.

Pour l'Angélique,
Je me sens un si vif penchant,
Qu'il n'est pas de liqueur bachique,
Que je n'abandonne à l'instant
Pour l'Angélique.

Dans l'Angélique,
Je renferme tous mes desirs ;
Et ceux qui suivront ma pratique
Trouveront les plus doux plaisirs
Dans l'Angélique.

Par l'Angélique,
Quand mon trépas devrait venir ;
Je ne change pas de rubrique,
Sans doute il est doux de finir
Par l'Angélique.

Chère Angélique,
Non jamais je ne t'oublierai ;
Quand la mort me fera la nique,
A toi seule je songerai,
Chère Angélique.

Chère Angélique,
Lorsque du léthé je boirai
L'onde noire et soporitique,
Ah ! que je te regretterai,
Chère Angélique !

Sur l'Angélique
Ma muse ne tarirait pas ;
Le sujet est si poëtique
Que jamais je ne serais las
Sur l'Angélique.

CHAPITRE XVII.

Mes adieux.

Je demandai au brave, à l'amoureux Victor, une copie de sa chanson ; il en avait une dans sa poche, il me la donna cordialement. Je l'embrassai, j'embrassai encore Charles, la belle Angélique, son père, sa mère, son frère, sa sœur, le chat et le chien aussi, je crois. Ils étaient tous de si bonnes gens ! je laissai une partie de mon cœur parmi eux, et je continuai mon voyage.

CHAPITRE XVIII.

La bonne vieille.

J'aurais joui délicieusement de la scène touchante que je venais de quitter, si ma marche solitaire ne m'eût rappelé celle des jeunes orphelins. Pauvres enfans ! votre triste situation s'effacera bien difficilement de ma mémoire ! ah ! je gémirai encore plus d'une fois en pensant à vous !..... — « Hélas, Ci-» toyen ! ne l'avez-vous pas rencontré, mon » barbet noir, mon fidèle barbet, qu'un » méchant vient de m'enlever ?..... Non, » bonne mère, je ne l'ai pas vu. » Je faisais cette réponse à une femme plus que nonagénaire, qui se traînait, courbée sur deux bâtons noueux..... — Ah ! mon pauvre barbet !

il est donc perdu pour moi !..... Hélas ! c'était ma consolation, ma compagnie, l'ami, l'unique ami de ma vieillesse, un présent de mon dernier fils, mort il y a neuf ans ! Ah ! mon pauvre barbet, je ne vous reverrai plus ! A qui parler désormais ? qui réchauffera mes membres glacés pendant les longues nuits de l'hiver ? hélas ! personne ! non, personne ! je n'avais plus personne au monde que mon pauvre barbet, et ce méchant me l'a enlevé ! Vous croyez peut-être lecteur dur et sans entrailles, que je riais du ton comiquement burlesque, dont cette bonne femme regrettait son barbet ? vous vous trompez, mes larmes coulaient abondamment. Oh ! j'aurais voulu avoir une meute à lui offrir, pour remplacer son chien ! bonne maman, lui dis-je, connaissez-vous le ravisseur ?...— hélas ! oui.....— il faut le poursuivre en justice.....—En justice ? mais il est riche ; il a des amis, et avec des amis et des richesses, on court en poste dans le chemin de la justice, tandis que la pauvreté se traîne à pied ! d'ailleurs, la chicane !.....

Il me souvient que mon mari,
De très-pacifique mémoire,
Fut volé par notre bailli,
(Que Dieu le mette dans sa gloire !)

Mon époux eut recours aux lois;
Mais le bailli par son grimoire,
Sut si bien débattre ses droits,
Qu'il le fit passer pour gavache;
Qu'au lieu de nous restituer,
Notre cochon qu'il fit tuer,
Il nous prit encore notre vache!

..... Mais, ce n'est plus maintenant comme autrefois..... — Que vous êtes simple, me dit-elle, en poussant un profond soupir! l'oiseau est fait pour voler; il en est de même d'un homme de plume. Eh! ne voyez-vous pas qu'on n'a mis des plumes à son chapeau, que pour légitimer son vol? cela pourrait bien être, répondis-je à voix basse, de peur d'être entendu.

CHAPITRE XIX.

Ma première couchée.

J'arrive vers sept heures du soir à l'auberge du . . . . à . . . . bien fatigué, bien triste et bien gai, j'y soupe, j'y couche et j'y rêve.

On trouvera, sans doute, ce chapitre bien rapide, pour un voyageur aussi fatigué que je le suis. Ce n'est pas un mal de donner de tems à autre quelque chose à mordre à la critique; il faut que tout le monde vive; je

lui abandonne encore mon calembourg sur les formes ; qu'elle en fasse son profit.

CHAPITRE XX.

Le songe.

Qu'il était pénible, ce songe ! et qu'il fatigua mes sens !..... Je croyais voir un char aussi simple que majestueux, décoré d'un drapeau tricolor, sur lequel on lisait ces mots, lorsque le vent n'agitait pas le drapeau : *Première section du Tribunal du département du* . . . . Le vent agita le drapeau. Une vierge, ou plutôt une déesse, dont le regard sévère et gracieux à la fois, réjouissait l'homme juste et vertueux, et portait la consternation dans le cœur de l'homme pervers, était assise sur ce char. Elle tenait de la main droite une balance, et de l'autre un glaive. Ses yeux étaient constamment fixés sur l'attelage qui traînait le char, et qui semblait exciter en elle, les inquiétudes les plus déchirantes. Le quadrupède qui lui servait de maillet, était un âne de petite taille, mais d'un embonpoint considérable, à cause de l'énorme quantité de chardons dorés, qu'il dévorait chaque jour. Un air de suffisance, dégradé par une teinte d'impudeur et d'immoralité, n'était pas em-

bragé, même légèrement, par la vaste étendue de ses oreilles, qui étaient assez larges pour lui servir de parassol. Quoiqu'il semblât orgueilleux de cet air, dont tout baudet honnête eut rougi, la gourmandise néanmoins, était le premier de ses vices. Un passant lui présentait-il à gauche une feuille de chou, une rave, ou quelque béatille de cette espèce, l'avide baudet se précipitait de ce côté, au risque de briser le char, ou de le culbuter dans le fossé qui bordait le chemin. Un autre passant lui offrait-il à droite un cadeau de la même importance, le gourmand se jettait aussitôt sur la droite, au mépris des cris de la déesse, qui souffrait cruellement du choc éternel qu'on lui faisait éprouver. Pour surcroît d'infortune; trois autres baudets, attelés en pointe du maillet, faisaient perpétuellement le même manège, malgré la vigoureuse résistance d'un généreux coursier, qui avait le malheur de faire partie de ce ridicule attelage, et qui voulait tenir constamment le milieu du chemin.

L'âne qui précédait immédiatement le maillet, dont les plus nobles travaux avaient été jusqu'alors, de porter des sacs au moulin et des légumes au marché, était cassé de vieillesse. Ses quatre membres usés, por-

taient sur quatre béquilles, qui n'auraient pas suffi à le soutenir, si trois estafiers, dont l'un lui tenait la queüe et les autres les oreilles, ne lui eussent conservé l'équilibre. On ne pouvait s'empêcher de rire de la suffisance de ce sot et caduc animal, qui avait eu la vanité de s'atteler lui-même au char de la déesse, malgré le mépris dont elle l'accablait depuis soixante ans et plus.

Le troisième baudet, était un âne de moyen âge; dont une voix de stentor faisait tout le mérite, et dont le moindre défaut était de se croire un Cicéron.

Le quatrième baudet, avait eu jadis l'orgueilleuse présomption de vouloir briller dans le barreau de montmartre; mais la gloire qu'il y avait acquise était si *exiguë*, qu'on ne pouvait l'appercevoir, même à l'aide du meilleur microscope. Cet animal portait un 8 sur la fesse gauche, précisément à la hauteur du dessous de la naissance de la queue, et deux o sur la fesse droite et à la même élévation; desorte que ces chiffres paraissaient ne former qu'une ligne et indiquer une somme. Comme le ciel ne m'a pas donné le talent de deviner impromptu, même la plus simple charade, je ne me cassai pas la tête à vouloir deviner cette énigme.

Enfin, le cinquième quadrupède de cet attelage, était le coursier généreux, dont je parlais il n'y a qu'un instant. Au moment où je me plaisais à le considérer ; je le vis entraîner par ses vils camarades, dans un affreux précipice, lui, le char et la déesse. Je poussai un cri de frayeur, et je descendis précipitamment dans cet abîme, par un escalier taillé dans le roc, dans l'espérance que mon secours serait de quelque utilité à la déesse et au coursier, m'inquiétant peu du sort des ânes, que j'aurais voulu voir en pièces. Je trouvai le noble quadrupède sur ses jambes, sans aucune apparence de blessures ni de contusions. Quant à la déesse, elle se mettait le bras en écharpe, y ayant été blessée dans sa chûte par les fers de l'âne maillet, qui, quoique éreinté à demi, semblait s'applaudir de ce désastre. « Infâme ! » lui dit la déesse, en lui jettant un coup » d'œil foudroyant ! ne triomphe pas d'avoir » blessé Thémis ! elle n'aura plus longtems à » rougir de voir toi et tes semblables attelés » à son char, par les mains de l'intrigue » et par celles de la cabale. Bientôt le peu- » ple, discernant le mérite d'avec ce qui » n'en a que l'apparence, me donnera un » équipage digne de moi et de ce noble

» coursier, que le sort a dégradé, en le
» mettant parmi vous au dernier rang.
» Quant à vous, baudets turbulens et ma-
» lins, vous servirez réellement la patrie ;
» mais ce sera lorsque votre peau, tendue
» sur une caisse, battra le pas de charge,
» pour marcher à l'ennemi ; vous serez du
» moins alors de quelque utilité ».

A ces mots l'âne chiffré leva la queüe de terreur, et je devinai l'énigme.

CHAPITRE XXI.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Ce fut la première question que je me fis à mon réveil. Je n'ai jamais cru aux songes; mais celui-ci ne laissa pas de me donner d'abord de l'inquiétude. Des ânes attelés au char de Thémis ! cette déesse renversée, blessée, traînée dans un précipice ! tout cela ne me parut pas de très-bon augure. Mais comme depuis le patriarche Joseph exclusivement, les sages ont toujours regardé les songes comme l'ouvrage d'une imagination ardente, ou comme l'effet d'une digestion laborieuse, je rangeai sous l'une ou l'autre de ces causes, celui qui venait de me frapper, et je me levai tranquillement pour continuer mon voyage.

CHAPITRE XXII.

L'octogénaire.

J'entrai dans la cuisine, pour payer mon logement et mon souper. Il était six heures du matin. Un vieillard vénérable, qui portait sur ses cheveux blancs la date de son âge, fumait sa pipe assis au coin du feu. Il paraissait ne faire aucune attention à ceux qui allaient et venaient dans cette maison. Seulement ses yeux, dans lesquels on voyait rouler quelques larmes, fixaient la fumée ondoyante, qui s'exhalait du fourneau de sa pipe. *Il s'est envolé comme cette fumée !* s'écriait-il de tems en tems, d'un ton douloureux et concentré. Ce ton, son air affligé m'intéressèrent vivement au sort de ce bon vieillard. Je hazardai de lui demander le sujet de sa peine. Il sentit que c'était mon cœur qui lui faisait cette demande, par l'organe de la compassion. Passant la main gauche sur ses yeux, il les tourna affectueusement de mon côté, comme pour me témoigner de la reconnaissance de ce que je voulais bien partager sa douleur, et me dit ce qui suit :

CHAPITRE XXIII.

Ils sont morts tous quatre pour la patrie !

Oui ! il s'est envolé, mon bonheur, comme la fumée de mon tabac ! en prononçant ces mots, il secouait les cendres de sa pipe, en la frappant doucement sur l'ongle du pouce de sa main gauche. J'avais quatre fils, ils sont morts tous quatre pour la patrie, et j'étais heureux ! le sang de ces héros versé dans les plaines de Jemmape et de Fleurus, pour la cause de la liberté, me rendait orgueilleux. Les autres le sont d'être père ; moi, je l'étais de ne l'être plus ! je ne voyais toutefois qu'une perspective effrayante, attendre ma décrépitude. Ma fortune était médiocre. Je l'avais altérée considérablement pour équiper mes fils, (la République ne pouvant pas tout faire), et la chicane vient de m'enlever le seul champ qui me restait. Un usurier infâme, qui m'avait prêté de l'or sur ce champ, pour l'emploi sacré que je viens de dire, de concert avec les ministres de Thémis, m'enlève cette dernière ressource. Ils ont dit que le défaut de je ne sais quelle vaine formalité, me privait de mon bien. Ainsi donc, les formes l'emporteront toujours en France sur le fonds ! ainsi l'homme

juste et sans méfiance, sera toujours la victime de l'homme d'intrigue et de mauvaise-foi ! ah ! malgré ma misère, je regretterais peu mon champ, si j'étais le seul qui dût souffrir la même injustice ! mais combien d'infortunés hélas !... — Consolez-vous, bon vieillard, lui dis-je, en lui pressant la main, tous les ministres de Thémis ne ressemblent pas à ceux dont vous vous plaignez. J'en connais beaucoup, dont l'intégrité brille du plus vif éclat. Si quelques-uns, parmi le grand nombre, ouvrent leur cœur à l'iniquité, le peuple en fera justice, en les rendant au néant qui les a vomis.

Pour faire diversion à sa douleur, je ramenai la conversation sur ses enfans. C'étaient des héros dans la force du terme. Eux seuls avaient engagé leurs camarades fugitifs à joindre les armées. L'un d'eux, doué du talent de la poësie, avait composé des couplets qui ne contribuèrent pas peu à ramener un grand nombre de ces fuyards. Sur le desir que je témoignai de les entendre, le bon vieillard eut la complaisance de les chanter. Ils étaient sur l'air : *buvons à tirelarigot.*

Que ferons-nous, braves Français,
Dans cette conjoncture?

Les peuples craignent nos succès ;
Et leur cœur en murmure.
Anglais, Allemands,
Espagnols, Flamands,
Par-tout nous font la guerre ;
Hé bien, mes amis,
De nos ennemis
Allons joncher la terre.

Souffrirez-vous que vos rivaux
Vous insultent sans cesse ?
Allez rejoindre nos drapeaux,
Redoutable jeunesse !
Rougé de dépit,
La France vous dit :
« Si je suis votre mère,
» Marchez donc, mes fils ;
» De mes ennemis
» Allez joncher la terre !

„ Quoi ! vos aînés dans les combats,
„ Guidés par la victoire ;
„ Chaque jour bravant le trépas,
„ Vont se couvrir de gloire !
„ Vous, sourds à mes cris,
„ Toujours endormis,
„ Vous craindriez la guerre ?
„ Marchez donc, mes fils,
„ De mes ennemis
„ Allez joncher la terre !

„ Me refuser votre secours,
„ Lorsque je vous en prie,
„ C'est vouloir passer vos beaux jours
„ Au sein de l'infâmie !
„ Pour que cet affront
„ N'outrage le front
„ De votre auguste mère,
„ Marchez donc mes fils,
„ De mes ennemis
„ Allez joncher la terre !

„ Déjà six cent mille guerriers
„ Ont brisé vos entraves ;
„ Cueillez avec eux des lauriers,
„ Ou mourez en esclaves !
„ Mais brûlant d'ardeur,
„ Je vois votre cœur
„ Palpiter de colère.
„ Courez donc, mes fils,
„ De mes ennemis
„ Allez joncher la terre !

„ Oui, Oui, l'ardeur de me venger
„ A pénétré votre ame.
„ Au mépris du plus grand danger
„ Mon amour vous enflâme ;
„ Portant la terreur,
„ Votre bras vengeur
„ Va s'armer du tonnerre.

„ Volez donc, mes fils,
„ De mes ennemis
„ Allez joncher la terre ! „

Le vieillard poussa un grand soupir en achevant ces couplets. Hélas ! mes pauvres enfans ! vous les chantiez si gaiement ! avec tant de feu ! tant d'énergie ! que tout vieux que je suis, j'étais tenté de vous suivre au milieu des hazards ! ah ! que ne vous ai-je suivis en effet ! mes bras défaillans vous auraient soutenus dans votre chûte ! j'aurai versé des larmes sur vos tombeaux ! je les aurais couverts de fleurs ! ou dans la joie de votre triomphe, j'y serais descendu moi-même, pour ne plus vous quitter ! ô qui me donnera un ami, qui, après mon trépas, partage mon cœur en deux ! ce cœur, qui vous a tant chéris ! et en dépose la moitié dans les champs de Jemmappe, et l'autre moitié dans les plaines de Fleurus !

CHAPITRE XXIV.

Le regret.

Mon cœur était oppressé; il se fendait. J'embrassai le bon vieillard, en regrettant bien sincèrement de n'être pas riche, et en maudissant ceux qui le sont, quand l'insensibilité les endurcit.

CHAPITRE XXV.

L'Epitaphe.

En passant devant un magasin, qui naguère était une église, je fus tenté d'y entrer. Je n'y trouvai rien de ses anciens monumens, qu'une épitaphe, gravée sur un marbre noir, séparée en deux fragmens. Voici cette épitaphe, telle que je l'ai retenue de mémoire :

Ci gît l'incontinent Delys,
Dont le dos méritait des lis,
Qui ne connut d'autres délices,
Que de commettre des délits,
Sur le fumier ou sur des lits,
Avec la plus chaude des lices.

Cette épitaphe était digne d'être placée dans un temple consacré à l'Être-Suprême ; elle ne contenait que la vérité.

CHAPITRE XXVI.

Je continue mon voyage.

Agité par l'impression profonde qu'avait fait sur moi le bon vieillard, j'oubliai l'épitaphe, pour ne plus songer qu'aux malheurs de cet infortuné ; et tout en cheminant, je me disais : Quels sont donc les monstres qui

ont pu réduire ce pauvre homme à la mendicité? quoi! ils n'ont considéré ni son âge? ni sa bonne foi? ni son patriotisme? ni la perte de ses enfans? Ah! Boileau! Boileau! c'est donc comme de votre tems?

Ce qui fut blanc au fonds, rendu noir par les formes!

Hélas! on a vendu, brûlé, dispersé celles des églises, qui n'étaient qu'inutiles, et on laisse subsister celles des temples de Thémis, qui sont si nuisibles! ô inconséquence de l'esprit humain!....— Je fus distrait de mon exclamation, par un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, qui me demandait l'aumône.

CHAPITRE XXVII.

Le jeune homme.

J'allais le tancer vigoureusement sur l'indignité d'un pareille métier; mais une impression profonde de chagrin, que j'apperçus sur son front et sur ses joues décolorées, arrêta le reproche, prêt à tomber de mes lèvres. Qui peut, lui demandai-je avec intérêt, vous forcer à exercer une profession si peu faite pour un jeune homme de votre âge et de votre tournure? Hélas! me répondit-il, en levant les yeux au ciel, ce n'est pas ma profession, c'est la première fois de ma

vie que je demande l'assistance d'autrui, et c'est l'extrême nécessité qui m'y oblige ! l'air, le geste et le ton de voix qui accompagnèrent ces paroles, excitèrent ma curiosité. Comme j'allais le questionner, je le vis pâlir, chanceler et tomber, avant que j'eusse pu le retenir, sur un petit tertre de gazon, qui regnait le long du chemin. Il était sans connaissance et sans pouls. Je courus à un petit ruisseau qui murmurait à deux pas de là, et j'en rapportai de l'eau qui ranima le jeune homme. Qu'avez-vous? lui demandai-je, avec le ton de l'humanité la plus compatissante? je meurs de faim...— Oh ! tenez donc, m'écriai-je, en tirant précipitamment un petit pain de ma poche ! mangez, mon ami ; je bénis le ciel qui m'inspira d'acheter ce pain, qui vous sauve la vie ! Oh ! je fais le vœu solemnel de ne jamais aller en voyage, ni même en promenade, sans avoir un morceau de pain dans ma poche !

CHAPITRE XXVIII.

L'écu de six livres.

Je m'assis sur le gazon à côté du jeune homme ; et quand il eut achevé de manger le petit pain, il me dit :

Je reviens de pélérinage.

Derrière ce prochain village,
Ombragé d'un épais taillis,
Naguères ce sénat si sage,
Respecté des peuples soumis,
A fait construire un hermitage
Pour un ministre de Thémis,
Qui doit faire vivre en amis
Les citoyens du voisinage.
Or, c'est ce grave personnage
Qui cause aujourd'hui mes ennuis.
Depuis cent ans de père en fils
Le malheur fut notre partage.
Malgré le soin et le courage,
Les destins toujours ennemis
Nous ont mis au plus bas étage,
Et ce ministre de Thémis
Vient de le baisser d'avantage.
Mort presqu'à la fleur de son âge,
Après des chagrins inouis,
Notre père, pour héritage,
Nous laissa le quart d'un louis,
Qu'un de ses bons aïeux jadis,
Après un long apprentissage,
Avait rapporté de Paris.
Or, de race en race transmis,
Cet écu comme un sacré gage,
[Mes frères, moi, l'avions promis,]
Devait, parcourant le lignage,
Passer jusqu'à nos derniers fils.

Hélas! nous avions compté sans notre hôte! vous savez, ajouta-t-il, qu'il est dans le cœur humain, sinon de vouloir briller, du moins de se rehausser un peu, quand on parvient à certaine époque de la vie, où le regard de la beauté anime votre existence et vous fait sentir que vous avez un cœur. Mes six frères et moi, [car, nous sommes sept frères,] étions convenus que nous serions alternativement dépositaires de notre trésor, tous les jours de fête de l'année, et qu'en tout autre tems, il resterait enfermé dans le coffre paternel. Quelle joie pour l'heureux frère dont le tour arrivait! comme il se parait! comme il croyait déjà briller aux yeux de l'objet de sa tendresse! mais, hélas! ce plaisir n'existera plus pour nous! et c'est moi, malheureux! qui en suis la cause! il y a sept à huit jours qu'un filou m'escamota dans une foule cet écu chéri. Je le pris sur le fait, il le nia; on me conseilla de porter ma plainte à Thémis. Son ministre m'avait fait appeler aujourd'hui, ainsi que le filou. Dans la joie de recouvrer bientôt mon trésor, je suis parti à jeun; c'est la cause de ma défaillance. A notre arrivée le ministre alla prendre une balance dans le sanctuaire de la déesse. Il mit l'écu dans un

bassin et mes raisons dans l'autre. Mes raisons emportèrent le bassin de l'écu, et le ministre emporta l'écu, sous le prétexte qu'étant si leger, il ne pouvait pas être de bonne alloi; j'eus beau lui représenter que cette légèreté ne provenait que du frottement qu'il avait éprouvé depuis cent ans et plus. Il trouva mes représentations trop légères, et l'écu, malgré sa légèreté, s'enfonça dans la poche du ministre.

CHAPITRE XXIX.

Ma crainte.

Grands Dieux! m'écriai-je! en me rappelant l'aventure du vieillard! de quelle manière on administre la justice en ce pays! Ah! je crains bien que mon rêve ne soit une prophétie!

CHAPITRE XXX.

Mon arrivée à . . . .

J'entrai vers les onze heures dans la ville de . . . . je me faisais une fête d'y voir un ancien ami, qui exerçait la profession d'Hypocrate. Je me transportai chez-lui; j'y trouvai encore le médecin, mais l'ami n'y était plus. Malgré son changement, je ne puis m'empêcher de lui rendre justice. Il était

l'un des plus habiles de ces charlatans, patentés pour tuer impunément. Il connaissait particulièrement les maladies des femmes, par l'inspection de l'urine, et les guérissait quelquefois. Il me conta, à ce sujet, une aventure assez plaisante qui lui était arrivée il y a quelques années ; je suis tenté de la mettre en vers....— Oui, cela vaudra mieux que de la prose ; essayons ; mais il conviendrait de l'adresser à quelqu'un : à qui?— Eh! n'avez-vous pas votre ami Legay, qui est un si brave homme ? —Vous avez parbleu raison ! je déclare donc, à la face des cieux, que c'est à lui et non à d'autres que j'adresse mon historiette.

CHAPITRE XXXI.

Le regret filial.

Avant la révolution
Mon ame était républicaine.
Toujours fière sans être vaine,
Elle n'eut pas la vile ambition,
Ni l'impudence si commune,
De courir après la fortune,
En louant ces ignobles grands,
Dont les nombreuses *petitesses*
Et les lâches scélératesses
Deshonoraient les premiers rangs ;

Mais prodigue de son encens,
Pour l'amitié, pour le mérite
Et pour les vertus de leur suite,
Elle leur voua ses accens.

Ne sois donc pas surpris des vers que je
t'adresse ;
L'amitié, cher Legay, m'en impose la loi ;
Si tes aïeux n'ont eu ni titres ni noblesse,
Un vrai républicain est un prince pour moi.

Certain auteur à l'ame dure,
Dit quelque part que les enfans
Ne doivent rien à leurs parens :
Mais ce principe est une injure
Pour les cœurs bien reconnaissans ;
Je sens que le mien en murmure.
J'aime mieux suivre la nature
Que les écarts éblouissans
De ces écrivains séduisans,
Qui préconisent l'imposture
Et détruisent le sentiment.
Le héros dont je vais raconter l'aventure,
Ou l'histoire, [jamais un poëte ne ment,]
De ma façon de voir est encore un garant.
C'était un auvergnat : voyageant dès l'enfance ;
Avec ses deux progéniteurs,
[C'est-à-dire les deux auteurs

De son obscure et paisible existence.]
Tous trois ils parcouraient la France,
Vendant, troquant leurs vieux chaudrons,
Racommodant de la fayence.
Ce métier de peu d'importance,
Chaque jour, chaque instant, augmentant
leur finance,
Multipliait leurs ducatons.
Mais tout est ici-bas soumis à l'inconstance,
Et tout éprouve la puissance
Du tems et de la mort; c'est un adage vieux.
Le fils à peine avait passé l'adolescence,
Que le père malade alla voir ses aïeux.
La mère et le fils de leur mieux,
De larmoyer en cette circonstance
Ayant fait leur devoir, la première au second
dit: « mon fils, vous avez de la barbe au menton
» Je parais jeune encore et presque de
votre âge;
[Sur cet article-là, femme a toujours la rage
De se flatter] quand nous voyagerons,
Ensemble nous coucherons.
Je passerai pour votre femme,
Et vous, pour mon époux; par ce moyen,
mon fils,
Sans encourir le moindre blâme,
Nous nous épargnerons le paiement de deux
lits,

Voilà nos deux époux de nouvelle fabrique,
Courant ensemble le pays,
Portant sur le dos leur boutique
Qui sont pris en tous lieux pour femme et pour mari.
Mais la mort au bout d'une année,
Jalouse de cet hymenée,
Frappa l'épouse aux yeux de l'époux très-marri;
Si marri qu'il prit le parti
De quitter la vie ambulante,
De fixer enfin son séjour,
Pour guérir sa douleur cuisante,
Dans l'enceinte aimable et riante
De quelque ville d'alentour.
Il y fut à peine d'un jour,
Que mainte pucelle charmante
Brûla pour lui d'un vif amour.
Le gars était *d'une figure*
A mettre tout le monde en train.
C'était le portrait de Lubin;
Portrait tiré d'après nature.
Comme Lubin il était innocent,
Comme Lubin il était ignorant
Du code fripon de cythère.
Sur cet article-là, jamais sa bonne mère
A son fils n'avait dit un mot;
Aussi, pour vous parler dans le style ordinaire,
Lubin second était un sot,

Beaucoup plus sot que son confrère ;
C'est-à-dire Lubin premier.
Car celui-ci du moins connut le doux mystère
Sans connaître le mot ; au lieu que le dernier,
Ne sachant comme on devient père,
Aurait laissé périr l'humaine engeance entière :
O le pauvre chaudronnier !
Son ame alors sans doute était toute matière !
Loin de soupçonner le plaisir
Que goûte un cœur épris d'une flamme secrète,
A peine il éprouvait quelque vague desir
A l'aspect enchanteur de certaine lisette,
Femme de chambre ou suivante discrette
De l'épouse de son voisin.
La pauvre fille aimait Lubin
D'un feu, d'une ardeur dévorante ;
Elle en était presque mourante !
Les roses qui paraient son teint
Perdaient leur couleur éclatante ;
Et les lis épars sur son sein
Voyaient de leur brillant satin
Jaunir la nège éblouissante.
A ces maux, la fièvre brûlante
Vint encor joindre son venin.
C'en était fait de notre amante,
Si sa maîtresse, du destin,
Au lieu d'une ame bienfaisante,

N'eut reçu qu'une ame d'airain,
Mais sensible et compatissante,
La bonne dame un beau matin,
Par mainte question adroite,
Surprend le secret de lisette
Et la cause de son chagrin.
En son logis elle appele Lubin
Et lui dit: « Ça, mon cher voisin,
» Il faut une femme en ménage;
» Vous vivez seul comme un reclus;
» Prenez Lisette en mariage,
» Je vous donnerai cent écus.
» Lisette est une fille sage,
» Pleine d'honneur et de vertu.
» Une femme ayant du courage
» Forme le plus sûr revenu. »
A ce marché Lubin trouvant de l'avantage,
Il ne fut pas plutôt proposé que conclu.
Après avoir évité le naufrage,
Voilà Lisette enfin au comble de ses vœux.
Elle touche au moment heureux
De posséder sans crainte et sans partage,
Un amant qu'en son cœur elle préfère aux Dieux.
Hélas! dans cette douce attente,
Que du tems la course était lente!
Phœbus quittera-t-il les cieux?

Combien de fois de la nuit indolente
Elle appela les coursiers paresseux!
Enfin les voilà! ce sont eux!
Des airs franchissant la plaine,
De leur ténébreuse reine,
Ils tirent le char d'ébène
Vers le couchant radieux;
D'un dernier rayon à peine
Phoebus nous fait ses adieux.
Sur le bord d'une fontaine,
Qui dans son cours sinueux,
Arrose le jeune frêne
Et l'orme au tronc tortueux,
Le zéphir voluptueux
Rafraichit sa douce haleine;
Et dans la forêt prochaine,
Philomèle sur un chêne,
Frappe les échos nombreux
De ses chants mélodieux.
Brûlante de mille feux,
Lisette, qu'amour entraîne,
Loin des convives joyeux,
Sous prétexte de migraine,
Au fond d'une alcove emmène
Son tendre époux, dont les yeux
Semblaient à leur souveraine,
Promettre le sort d'Alcmène,
Quand jupiter amoureux

Fit, d'un vaillant capitaine,
Un Oiseau très-odieux.
Mais, ô pauvre engeance humaine!
Souvent l'espérance vaine,
Vous offrant ses songes creux,
Promet de combler vos vœux.
Quand le destin vous enchaîne
Au fonds d'un marais fangeux,
La trompeuse vous promène
Dans des prés délicieux;
Ou sur son aîle incertaine,
Vous croyez voler aux cieux
Et vous tombez sur l'arène!
Hélas! dans cette nuit, si tardive à venir,
Qui l'éprouva mieux que Lisette?
Son époux ne fit que dormir,
Sans avoir seulement embrassé la pauvrette.
Vous sentez que ses maux ne firent que s'aigrir;
Surtout quand les nuits suivantes
En tout furent ressemblantes
A celle de la nôce. Ah! si près du plaisir,
Souffrir les peines de l'attente!
Ne pas exciter un desir!
Ne pas faire entendre un soupir!
Plaignez le sort de cette amante!
Il vaudrait mieux pour elle de mourir!
Elle mourait aussi; sur son lit gémissante,

Lisette attendait le trépas.
Son mari ne la quittait pas ;
Il l'aimait à l'idolatrie.
Pour elle, il eut donné sa vie;
Et pourtant, par sa faute, elle avance à
grands pas,
Vers les bords où de proserpine
Regne l'inflexible mari.
Elle y touchait déjà, quand certaine voisine
Charitablement chagrine
De voir Lubin si marri,
Vint lui vanter la doctrine
D'un docteur en médecine,
Qui, sans craindre de l'erreur,
Toujours à coup sûr devine,
Par l'aspect seul de l'urine,
Tous les maux dont la rigueur
Journellement assassine,
Cette engeance féminine,
Qui fait souvent le bonheur
De l'engeance masculine,
Et plus souvent le malheur !
Lubin court, vole au docteur,
Lui portant pleine chopine
De la susdite liqueur.
Le docteur sur son nez met ses grandes lunettes
Dit à Lubin: ami, pour qui consultez-vous ?
—Pour une femme.—En êtes-vous l'époux?

—Sans doute.-Eh bien, sot que vous êtes,
Vous portez avec vous le remède à son mal.
Moi, répondit Lubin ; docteur, sans vous déplaire,
Vous raisonnez comme un pauvre animal !
Moi ! j'aurais un remède ? eh suis-je apoticaire ?
Vous êtes, ô docteur ! un franc original !
Alors l'enfant d'Esculape
Riant tout bas de Lubin,
Ordonna pour le mal le sceptre de priape ;
Et par son geste il fait comprendre enfin
Où pendait ce sceptre divin,
Plus vierge mille fois qu'un moine de la trape.
Lubin reconnaissant, paya le médecin
Comme il aurait payé *le saint père le pape*,
S'il en avait reçu quelque fameux corps saint.
Le lecteur ne s'attendait guère
De voir le pape en cette affaire ;
Ni moi non plus ; quoiqu'il en soit, Lubin
Lestement reprend son chemin.
A peine il avait fait un mille
Qu'il s'arrête et dit à part-soi :
Ce docteur est un imbécille.
Il m'a dit que j'avais ce remède sur moi ;
Mais où faut-il, parbleu ! que je l'applique ?
Me l'a-t-il dit ? oh ! non ma foi !
Retournons vîte à sa boutique ;

Courons lui demander pourquoi
Il ose se jouer ainsi d'une pratique?
Jugez, bénévole lecteur,
De la surprise du docteur,
A cette question comique,
Que vient faire Lubin déjà tout en sueur!
Sans plus guère employer de tours de rhétorique,
Le médecin lui dit tout plat
L'endroit où se met le remède.
Lubin surpris, mais sans faire d'éclat,
De retour au logis aussitôt y procède.
A ce spécifique puissant
En sept ou huit jours le mal cède;
La pauvre Lisette reprend
Son embonpoint, son teint charmant,
Et la vie à la mort succède.
Mais, ô destin bizarre! ô destin inconstant!
Plus son état devient satisfaisant,
Plus un chagrin affreux obsède
Le mari qui devient à son tour languissant.
Interrogé sur les maux qu'il ressent,
Le bon Lubin, que la douleur transporte,
Pleure et s'écrie en gémissant:
Ah! si j'avais connu ce remède innocent,
Ma mère ne serait pas morte!

CHAPITRE XXXII.

Le dédommagement.

Ouf! quel chapitre! je croyais n'en pas voir la fin; abregeons celui-ci pour nous dédommager de l'autre.

CHAPITRE XXXIII.

Le connaisseur en bons morceaux.

Après quelque peu de séjour dans la ville de . . . . je me remis en marche afin d'achever mon pélérinage; car, j'approchais du terme. J'entrai dans un auberge à trois lieues de là pour m'y reposer un moment; deux gros villageois y détroussaient un pâté qu'ils trouvaient fort bon, quand tout à coup l'un des deux,

Très-ami de la bonne chère,
Dans son patois de paysan
Exagérant à son compère
La bonté de l'oiseau que l'on nomme ortolan,
Disait que ce gibier friand
Était le meilleur de la terre.
En as-tu mangé? — non vraiment;
Mais le gros Guillaume, mon frère,
En a vu manger très-souvent.

CHAPITRE XXXIV.

La jeune fille.

Comme je riais tout bas de ce connaisseur

par ouï dire, je vis entrer dans l'auberge une femme entre deux âges, et une jeune fille fort jolie. C'étaient la mère et la fille ; elles pleuraient toutes deux. Je ne puis voir pleurer personne, pas même de femmes, sans que la pitié ne s'empare de mon cœur. Elles demandèrent une petite mesure d'eau-de-vie, qu'elles burent après s'être essuyé les yeux. Je saisis l'intervalle des deux gros soupirs, pour leur demander la cause de leur affliction. La jeune fille rougit et ne répondit rien; mais la mère, après encore quelques soupirs, entremêlés de tristes *hélas !* satisfit ma curiosité en ces termes :

Ma fille que vous voyez là,
Fut toujours, dès son plus jeune âge,
L'exemple de notre village.
Cent fois le curé l'en loua,
Et cent fois il la proposa
Aux autres comme la plus sage.
[Quand la mère disait cela,
La fille baissait le visage];
Mais un gros richard la lorgna
Et laidement la convoita,
Pour lui voler son pucelage.
Dernièrement il la trouva
Seulette faisant le ménage ;
Et saisissant cet avantage

Il la renversa, terrassa ;
Ma fille s'en débarrassa
Et s'enfuit dans le voisinage
Avec le nez du personnage,
Qu'entre ses dents elle emporta.
Alors le scélérat pesta
Et tout en pestant il jura ;
De lui faire sentir sa rage.
A cet effet il la cita
Au plus prochain aréopage,
Qui bravement la condamna
A payer un fort gros dommage ;
Disant qu'une fille bien sage,
Quand on veut lui prendre cela,
Peut bien faire un peu de tapage,
Sans déplacer d'un ïota,
Un nez planté sur un visage !
Mais tout le monde conviendra,
Que la fleur de cet enfant-là
Vaut infiniment d'avantage,
Que le nez d'un antropophage,
Et que Thémis très-mal jugea.

Nous fûmes tous de son avis, même le connaisseur en bons morceaux. Eut-il été question du nez de Charles Borromée, qui, dit-on, était si respectable, un amateur n'eut pas fait la moindre comparaison de l'un à l'autre de ces objets.

CHAPITRE XXXV.

Les réfléxions lugubres.

Je poursuivis ma route, en pensant à cette jeune fille, à l'écu de six livres, au champ du vieillard, à mon rêve, à la bonne vieille, au jeunes orphelins, à mon apocalypse..... Grands Dieux! préservez-nous de la guerre civile! de la famine! de la peste! mais surtout des procès! c'est en faisant cette ardente prière, que j'entre enfin dans . . . . un frisson glacial s'empare de mon être; je tremble de la tête aux pieds; quel présage!.. Je cherche un logement qu'on m'avait indiqué; j'y suis, et me voilà dans une chambre à côté d'un bon feu qui ranime mes sens glacés.

CHAPITRE XXXVI.

L'amateur de vers.

Comme j'étais à me chauffer, j'entendis, dans une chambre voisine, la voix de plusieurs personnes qui parlaient avec chaleur. Les affaires d'autrui ne m'intéressant qu'autant qu'elles excitent ma sensibilité, je ne prêtai guères d'attention à ce qu'on disait. Ayant reconnu néanmoins un instant après, que le sujet de la dispute était une pièce de poësie, dont on faisait la critique, j'écoutai, mais

trop tard, je ne pus entendre que le peu qui suit :

» Certes, le corps constituant
» A fait une excellente affaire,
» En abolissant, proscrivant
» Cette horde patibulaire
» D'avocats et de procureurs,
» Qui, par cent mille stratagèmes,
» Rançonnaient les pauvres plaideurs ;
» Nous les rançonnerons nous-mêmes.

» Et ces vers-là ne sont pas bons ? je vous » soutiens qu'ils sont excellens ! délicieux ! » divins ! d'une morale ! ah ! d'une morale » qui me plaît infiniment, et qui sera tou- » jours la mienne. » J'approchai doucement l'œil du trou de la serrure; je vis que l'orateur, vêtu d'un habit noir, portait autour du col, un large ruban tricolor..... Je ne fus plus surpris du panégérique.

CHAPITRE XXXVII.

La soirée.

Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, par tout ce que j'avais vu et entendu, depuis que j'étais en route, elle eut été bien triste pour moi, cette soirée, si le hazard ne m'eut pas ménagé la rencontre d'un de mes amis, qui vint loger dans mon

auberge. A l'aspect de l'amitié, les inquiétudes et les chagrins disparaissent toujours de chez-moi, pour faire place à la joie et au plaisir. Ce fut avec cet agréable cortège que nous nous mîmes à table. Bacchus et quelques bons compagnons, amis de mon ami, vinrent encore grossir ce cortège. Alors la fête fut complette; et celui

Qui pourrait compter les bons mots
Et les agréables propos,
Qu'entre les verres et les pots
Lâcha la troupe sémillante,
Pourrait peut-être aussi compter
Combien, par sa voix glapissante,
Qui ne sut jamais s'arrêter,
Delemorgue à la vue errante,
Constamment très-pauvre en succès,
A perdu de mauvais procès,
Depuis que le diable le tente
De ruiner tous les Français!

CHAPITRE XXXVIII.

Le dessert.

Au dessert les couplets succédèrent aux bons mots. Mon ami, membre de l'aimable société des rosatis, en chanta de très-piquans, qui furent applaudis généralement. Après

avoir chanté, il se souvint de mon tribut de l'année dernière. C'était une chanson que j'avais composée, sur les dangers qu'avaient courus les gens de lettres en général, et les rosatis en particulier, pendant le gouvernement révolutionnaire. Je fus forcé de la chanter. La voici :

AIR : *Où courent ces peuples épars ?*

Ils sont passés, ces jours d'horreur,
Ces jours de tristesse et de larmes,
Ces jours de sang et de terreur!
Où sans éclat et sans couleur,
La rose n'avait plus de charmes,
Plus de parfum, plus de fraîcheur,
Où ma triste bouteille
Versait languissamment quelque goûte vermeille !

Ah ! combien peu pendant ce tems,
Que jamais n'oublira l'histoire,
Où nos exécrables tyrans
Ont immolé tant d'innocens,
J'ai goûté le plaisir de boire !
Bacchus n'avait plus mon encens !
Et ma triste bouteille
Me présentait en vain de sa liqueur vermeille !

Par-tout dans nos champs, dans nos bois,
Regnait le plus morne silence ;
Le rossignol était sans voix,
Le berger brisait son hautbois ;
La bergère fuyait la danse,
L'amour s'envolait sans carquois,
Et ma triste bouteille
Suspendait les gloux gloux de sa liqueur vermeille !
Chaque soir la voix des échos,
Au lieu de nos chants d'allégresse,
Me rendait quelques longs sanglots ;
Sous de noirs et traînans lambeaux,
La mélancolique tristesse,
Gardait les clés de mes caveaux ;
Et ma triste bouteille
Ne versait qu'à regret de sa liqueur vermeille !
Quelquefois je disais pourtant,
" Avant que la parque me frappe,
„ (Car dans peu ce destin m'attends),
„ Réjouissons-nous un instant,
„ A boire du jus de la grappe ;
„ On n'en boit plus au monument !
„ Viens, ma pauvre bouteille !
„ Viens me verser des flots de ta liqueur
„ vermeille !
A l'ombre de ces verds rosiers,

Amis échappés au carnage,
Buvons l'oubli de nos dangers:
Dieu ne conserva nos gosiers,
Que pour en faire cet usage;
A Dieu j'obéis volontiers!
Viens, ma chère bouteille!
Viens m'inonder des flots de ta liqueur vermeille!

CHAPITRE XXXIX.

Mon intention.

Je déclare que mon intention est d'arriver, par cette chanson, à l'immortalité. Anacréon en a-t-il fait de meilleures? Cependant sa mémoire vit encore parmi nous. Elle vivra probablement jusqu'à la fin des âges. Quelle vanité!.....—Quelle vanité! ô mon ami! vous êtes bien peu connaisseur en vanité! Voulez-vous connaître la vanité? lisez le chapitre suivant.

CHAPITRE XL.

Plaidoyer prononcé le 3 prairial dernier, devant le Tribunal Civil du Département du....par le citoyen Delemorgue, Homme de Loi au même Tribunal.

Citoyens Juges, si jamais
Vous avez besoin d'un génie,

N'allez pas loin chercher après.
C'est moi ! moi dont la plaidoyerie
Obtient toujours un plein succès !
Vous savez qu'à ma fantaisie
Je vous ai toujours fait marcher ;
Même quelquefois trébucher
Fort lourdement de compagnie.
Or, d'où vient cela, je vous prie ?
Sinon que par ses grands travaux
(Moi-même, je le justifie)
Le grand homme conduit les sots,
A peu près comme les chevaux
Sont conduits par la main hardie
Du charretier fort et dispos,
Qui les mène à coups de tricots,
Aux champs, ou vers leur écurie :
Je connais tout : astrologie,
Optique, fonte de métaux,
Et médecine et chirurgie,
Et même l'ostéologie,
L'ayant apprise sur mes os ;
D'après ma jambe très-jolie,
Je tourne fort bien des fuseaux ;
Je fais la charlatanerie ;
Elle fut toujours de ma vie,
Le plus doux charme et le repos ;
J'apprendrais à la quintinie,
La culture des artichaux.

Mais où je brille d'avantage,
C'est dans la science des champs.
J'écrivis sur le labourage,
Et j'obtins des succès brillans ;
Même contre vingt concurrens,
La palme un jour fut mon partage !
Admirez ce sublime ouvrage,
Dont ma main vous fait le présent !
Il est vrai qu'un mauvais plaisant
A mis à la première page ;
Car il jalouse mon talent,
Et de bon cœur il en enrage,
Cette épigraphe très-peu sage:

« Dissertant *ab hâc* et *ab hôc*,
» L'auteur de ce plat verbiage,
» Eut pu faire un passable ouvrage,
» S'il n'eut fait que tirer au soc. »

Le Comissaire du Directoire exécutif près le Tribunal, donna de si vifs applaudissemens à ce discours, que la modestie de l'orateur en rougit jusqu'aux blancs des yeux.

CHAPITRE XLI.

Les Ministres de Thémis.

Enfin, le jour où je devais porter mes vœux à Thémis étant arrivé, je m'acheminai vers son temple tout en tremblant, à

causé des présages sinistres, qui avaient accompagné mon voyage. Allons, rassure-toi, me disais-je; tu n'as que des demandes justes à lui faire; elle ne rejettera pas tes vœux. Je me rassurai donc le mieux que je pus. Mais que devins-je, ô ciel ! quand je reconnus que ses Ministres étaient précisément les quadrupèdes de l'attelage que j'avais vu en songe ! ils étaient revêtus du costume consacré par les Lois, à l'exception des plumets, qui étaient représentés par leurs longues oreilles noircies d'encre, et qui passaient à travers les rebords des chapeaux ronds qu'ils avaient sur la tête. Ils se placèrent gravement autour de l'autel, et le noble coursier à la dernière place. Figurez-vous, lecteur, mon embarras ! quelle langue parler à ces personnages? En regrettant le bon Esope, qui eut pu, dans ce besoin, me servir d'interprète, je pris le parti de m'adresser directement à la Déesse, que je soupçonnai être cachée de honte, quelque part dans un réduit, derrière le sanctuaire. J'élevai donc la voix, afin qu'elle pût m'entendre, et je lui criai de toutes mes forces :

CHAPITRE XLII.

Mes vœux à Thémis.

Entends mes justes vœux, ô Déesse propice !

Je ne viens pas ici guidé par l'intérêt,
T'exciter méchamment à faire une injustice;
Toujours le bien d'autrui fut pour moi sans attrait.
D'un père décrépit je viens plaider la cause;
Me plaindre des voleurs contre lui réunis :
Equitable Thémis, pardonne-moi si j'ose
Te prier ardemment qu'ils soient enfin punis!
De tes Ministres saints une troupe fidèle
A déjà condamné ces voleurs odieux;
Mais aujourd'hui leur chef à toi-même en appelle,
Sans présenter ici sont front audacieux.
Il fuit à ton aspect; il craint l'arrêt sévère,
Que ta bouche bientôt contre lui va dicter.
Caché loin de ces lieux il frémit de colère;
Approuvant ses forfaits, il va les répéter!
De ses vils compagnons, auxquels le bon droit cède,
Je l'apperçois déjà rallumer les fureurs;
Ils sont dix-huit en tout! ah! si ton bras ne m'aide,
Je ne puis résister contre dix-huit voleurs!...

CHAPITRE XLIII.

On m'enlève mon discours.

En cet endroit de mon discours, un palefrenier vint me l'enlever brusquement, par -

l'ordre de l'âne grand prêtre, qui passa derrière le sanctuaire avec ses confrères. J'entendis tout-à-coup des ruades, des *hi-han* multipliés, des cris, des gémissemens étouffés d'une femme qu'on maltraitait. Hélas ! les malheureux ! ils violaient cruellement la Déesse, malgré les morsures du noble coursier, qui faisait mille efforts pour la défendre ; ce fut en vain. L'attentat fut consommé ! après avoir assouvie leur brutalité féroce, ils reparurent comme si de rien n'eut été. L'âne grand prêtre me braïa cinq ou six *hi-han*, auxquels je ne compris rien. Ils me furent interprétés par le palefrenier de la manière suivante :

« Considérant que le froment
» Ne convient nullement à l'âne ;
» Retire-toi d'ici, profâne ;
» Sème l'avoine seulement,
» C'est pour l'âne un bon aliment. »

CHAPITRE XLIV.

Conseil aux futurs Electeurs.

Lorsque vous choisirez pour juges,
Des ânes fougeux et paillards ;
Pour éviter tous ces grabuges,
Faites-en autant d'Abélards.

CHAPITRE DERNIER.

L'inscription.

A ma sortie, j'inscrivis ces vers avec une craie noire, sur les portes du temple.

« Thémis en punissant le vol
» Mille fois le jour est volée ;
» Comme en punissant le viol,
» Elle est sans cesse violée ! »

Ah ! la pauvre Thémis ! que sa virginité *Requiescat in pace. Amen* !

FAUTES ESSENTIELLES

A CORRIGER.

Page 7, vers 5, *Housé*; lisez, *Houssé.*
Page 23, vers 21, *Dans peu je deviendrai étique*; lisez, *Dans peu je deviendrais étique.*

TABLE
DES CHAPITRES.

Page.

PRÉFACE. . . . . 2.

Épitre au Citoyen D....., Homme de loi au Tribunal du . . . . . Idem.

CHAPITRE PREMIER. *Ma résolution* . . 3.

CHAP. II. *Je suis ma résolution.* . . . 4.

CHAP. III. *Je dis adieu à ma résolution.* 6.

CHAP. IV. *Mes adversaires.* . . . . . 7.

CHAP. V. *Je porte mes premiers vœux à Thémis.* . . . . . 8.

CHAP. VI. *Je commence mon pélérinage.* 9.

CHAP. VII. *La Delemorgade* . . . . 10.

CHAP. VIII. *L'acte de charité* . . . . 11.

CHAP. IX. *La nouvelle apocalypse* . . 12.

CHAP. X. *Les deux Grenadiers.* . . . . 14.

CHAP. XI. *Le plaisir des pères* . . . . 17.

CHAP. XII. *Les jeunes orphelins* . . . 18.

CHAP. XIII. *Les clochers de* . . . . 19.

CHAP. XIV. *L'entrevue des deux amans.* 21.

CHAP. XV. *Le dîner* . . . . . Idem.

CHAP. XVI. *Eloge de l'Angélique* . . 22.

CHAP. XVII. *Mes adieux.* . . . . . 25.

CHAP. XVIII. *La bonne vieille.* . . Idem.

CHAP. XIX. *Ma première couchée.* . . 27.

CHAP. XX. *Le songe.* . . . . . 28.

185

CHAP. XXI. *Qu'est-ce que cela signifie?* 32.
CHAP. XXII. *L'octogénaire.* . . . . 33.
CHAP. XXIII. *Ils sont morts tous quatre pour la patrie.* . . . . . 34.
CHAP. XXIV. *Le regret* . . . . . 38.
CHAP. XXV. *L'épitaphe.* . . . . . 39.
CHAP. XXVI. *Je continue mon voyage.* Idem
CHAP. XXVII. *Le jeune homme* . . . 40.
CHAP. XXVIII. *L'écu de six livres* . . 41.
CHAP. XXIX. *Ma crainte.* . . . . . 44.
CHAP. XXX. *Mon arrivée à.* . . . . Idem.
CHAP. XXXI. *Le regret filial* . . . . 45.
CHAP. XXXII. *Le dédommagement.* . 56.
CHAP. XXXIII. *Le connaisseur en bons morceaux.* . . . . . Idem.
CHAP. XXXIV. *La jeune fille* . . . Idem.
CHAP. XXXV. *Les réflexions lugubres.* 59.
CHAP. XXXVI. *L'amateur de vers.* Idem.
CHAP. XXXVII. *La soirée* . . . . . 60.
CHAP. XXXVIII. *Le dessert.* . . . . 61.
CHAP. XXXIX. *Mon intention.* . . . 64.
CHAP. XL. *Plaidoyer prononcé etc.* Idem.
CHAP. XLI. *Les ministres de Thémis* . 66.
CHAP. XLII. *Mes vœux à Thémis.* . . 67.
CHAP. XLIII. *On m'enlève mon discours.* 68.
CHAP. XLIV. *Conseil aux futurs électeurs* . . . . . 69.
CHAP. DERNIER. *L'inscription* . . . . 70.